



Pierre Bergounioux

---

Chasseur à la manque



## DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

*Catherine*, 1984.

*Ce pas et le suivant*, 1985.

*La bête famarimeuse*, 1986.

*La maison rose*, 1987.

*L'arbre sur la rivière*, 1988.

*C'était nous*, 1989.

*La mue*, 1991.

*L'orphelin*, 1992.

*La Toussaint*, 1994.

*Miette*, 1995.

*La mort de Brune*, 1996.

*Le premier mot*, 2001.

*Jusqu'à Faulkner*, 2002.

Aux Éditions Verdier

*Le matin des origines*, 1992.

*Le grand Sylvain*, 1993.

*Le chevron*, 1996.

*La ligne*, 1997.

*Un peu de bleu dans le paysage*, 2001.

*Simple, magistraux et autres antidotes*, 2001.

*Back in the sixties*, 2003.

*Carnet de notes. Journal 1980-1990*, 2006.

*Carnet de notes. Journal 1991-2000*, 2007.

*Les forges de Syam*, 2007.

*Une chambre en Hollande*, 2009.

*Suite des œuvres de Pierre Bergounioux en fin de volume*

Chasseur à la manque



Pierre Bergounioux

# Chasseur à la manque

*Dessins de Philippe Ségéral*



Gallimard

*Il a été tiré de cet ouvrage quinze exemplaires de chapelle,  
accompagnés d'un dessin original à la mine de plomb de Philippe Ségéral,  
réservés à l'artiste et à ses amis. Ces exemplaires sont numérotés de 1 à 12  
et de I à III.*

Projet graphique :  
Pier Luigi Cerri.

© Éditions Gallimard, 2010.  
© Philippe Ségéral, 2010, pour ses dessins.

Les rêves ont la capacité de restituer son évidence tangible au passé. Mais pour franchir leurs « portes d'ivoire et de corne », il faut avoir perdu le souvenir du présent. Il y a aussi la chasse ou, simplement, la rencontre des bêtes sauvages. Et alors, ce n'est pas seulement la mémoire personnelle qui s'émeut et palpite mais celle, à n'en pas douter, de nos vies antérieures, dans la grande temporalité.

Une part de nos inclinations et de nos hantises excède l'ascendance immédiate, l'exemple des hommes et des femmes dont on a partagé le séjour, dans la lumière tiède. On leur a pris tout ou presque de ce qui nous qualifie, les préjugés associés à une condition, quelques bizarreries dont on s'avisera sur le tard ou jamais, des jeux très fugaces de physionomie, une intonation inimitable, un geste, en passant. Mais en deçà des rangs de ceux qu'on a connus, aimés, honnis,

pour certains, se dressent, à de certaines heures, des figures sans visage et sans nom, effrayantes, autres, dont il n'est pourtant pas permis de douter qu'on est elles, qu'elles sont nous.

La géographie est une discipline marginale. C'est la science des contrées retardataires, à l'écart du charroi de l'histoire. Que reste-t-il quand il ne s'est jamais rien passé? Les caprices du relief, le couvert, l'activité routinière dont ils fournissent le patient décor, l'habitat maigrelet. J'ai vu le jour, si l'on peut ainsi parler, dans la zone hirsute, cabossée, ombreuse, comprimée entre l'Auvergne cloquée, noircie par le feu central et l'Aquitaine qui est, comme son nom l'indique, le pays de l'eau. Les vieux noms accrochés au paysage accusaient son emprise sur la vie, expliquaient les puissants tropismes que Bachelard a inventoriés dans un style unique, hautement philosophique et obstinément paysan. La Corrèze, qui a donné son nom au département, c'est évidemment l'eau coureuse, Brive, le pont celtique, comme *bridge*, *Brücke*, qui l'enjambe lorsqu'elle atteint la plaine. Elle a pour sœur la Vézère, sous laquelle affleure le radical indo-européen qui a



donné *hudor*, en grec, *Wasser*, en allemand, *water*, *wet*, *whisky*, en anglais, *voda*, en russe, et le diminutif *vodka*, la petite eau. Toutes deux prennent leur source sur le plateau de Millevaches dont certains philologues font un mixte, douteux, de gaulois – *melo*, la montagne – et de latin – *vacua*, vide. Il est plus simple de supposer une origine homogène, *mille aquas*, une myriade de sources, que vérifie la moindre incursion sur ces hauteurs saucées de tourbières, plaquées d'étangs, sillonnées de ruisseaux.

Mon père, mes oncles, celui de mes grands-pères que j'ai connu, étaient pêcheurs. En l'absence d'occupations sérieuses, de soucis historiques, comme de changer le monde ou simplement soi-même, ils passaient au bord de l'eau le temps qu'ils ne donnaient pas au travail. Que dire des heures que nous avons partagées, eux qui appartenaient corps et âme à leur petit pays, moi qui étais, même si je n'en savais rien, pour le quitter? D'abord, la paix souveraine répandue sur les rives, la contemplation jamais lasse des jeux de lumière et des anamorphoses que l'eau compose inépuisablement, la stupeur bienheureuse qu'elle provoquait, à la fin.

Chaque fois, lorsque venait le soir, je me suis demandé pourquoi rentrer. Il me semblait avoir cessé d'exister. J'étais lavé de l'existence plus ou moins distincte qui, partout ailleurs, m'incombait, de la fatigue, de l'ennui de la soutenir, du dépit d'y trouver à redire et de n'en pouvoir mais. Je suppose que les hommes qui se sont tenus près de moi, au droit de leur reflet inversé, demandaient eux aussi à la rivière d'emporter ce que leur vie avait de contraint et d'amer, d'inexpliqué. À ce moment-là, ils étaient autres, sans l'acrimonie, les aspérités qui ont compliqué la mienne. C'est alors que nous aurons été ensemble, débarrassés de notre chétive et triste particularité, pareils, flottants, confondus, en paix.

L'eau nous dérobe ses secrets, ses hôtes, sous des images menteuses. La magie de la pêche tenait à ce qu'on ne voyait rien de ce qui se passait sous la surface. C'est sur la foi de signes trompeurs, d'arbres riverains, de nuages, d'oiseaux qu'on s'évertuait à deviner ses profondeurs secrètes. Lorsqu'on avait su faire coïncider les apparences de végétation, de ciel avec le monde caché, on attrapait des poissons. Mais pareil accord



était précaire, provisoire. L'instant d'après, les deux univers retrouvaient leur autonomie. Le soleil avait infléchi sa course. Le vent couvrait l'étang de risées. On ne savait plus et, par suite, les poissons s'abstenaient de mordre. Enfin, il n'y a jamais rien eu d'obscur ni de trouble à les prendre. Leur éclat argenté, leur froid contact, leur mutisme étaient ceux de la rivière. C'était de l'eau qu'on aurait prise, qui aurait condensé, emprunté une forme saisissable, fuselée au lieu de fuir entre nos doigts. Il n'y avait pas non plus de sang.

Une dernière chose. La pêche était une affaire d'hommes, exclusivement. Mais notre ascendance est composée, pour moitié, de femmes et ce n'est pas parce qu'elles ne fréquentaient pas les lieux de sociabilité masculine que constituaient les cafés, la tribune du stade de rugby, les réunions d'anciens combattants, les meetings politiques et le bord des rivières que leur influence n'était pas décisive. Tel est mon cas, du moins. Toutes compréhension, lumière, patience, bonté me sont venues de ma mère, surtout aux heures sinistres de l'adolescence, quand on désespère de soi. Il est alors manifeste qu'on n'a rien qui vaille, qualité,

aptitude, possibilité à quoi se raccrocher. Il ne reste plus qu'à se tuer, à sceller de son élimination physique un néant avéré. On le ferait gaiement si ne subsistait, dans le regard maternel, une image qui, bien qu'elle ne nous ressemble aucunement, est censée nous représenter. On va travailler à tenter de s'y conformer. C'est ce qu'on a de meilleur. La même tendresse, la même patience qu'elle m'a prodiguées, ma mère les étendait à d'autres réprouvés. Où qu'on soit, lorsqu'elle nous accompagnait, on voyait bientôt rappliquer des chats errants, des chiens faméliques, plus ou moins hargneux, méchants, même, et, l'instant d'après, ils étaient allongés dans l'herbe, près d'elle, à lui jeter des regards mourants ou à lui mordiller les doigts. J'ai vu ça cent fois et il n'y a pas si longtemps, encore, la chienne d'une ferme d'un hameau voisin montait, à travers bois, jusqu'à la maison où nous passons quelques semaines, l'été. Elle se tenait dans l'ombre, lorsque j'ouvrais la porte, à l'aube, me jetait un regard rapide, indifférent, et reprenait son attente jusqu'à ce que ma mère paraisse. Lorsque je passais, à intervalles, dans la journée, je les voyais, sous un tilleul, ma mère

avec son livre et la bête à ses pieds. Puis ce fut la fin des vacances. Un soir, j'ai reconduit ma mère chez elle. Le lendemain matin, quand j'ai ouvert la porte, pour charger la voiture et partir à mon tour, dans la direction opposée, la chienne attendait, couchée sur le seuil. Je lui ai dit, d'une voix naturelle, que ma mère n'était plus là. Je pouvais lui raconter ce que je voulais, habituellement, elle n'y comprenait rien ou s'en moquait. Ce matin-là, elle a continué à me regarder puis, lentement, comme avec douleur, elle s'est redressée. Un instant encore, elle s'est tenue devant la porte, les yeux perdus dans la cuisine encombrée de bagages puis elle s'est éloignée avec le cliquetis que font les ongles des chiens, sur le ciment, et je l'ai perdue de vue.

J'essaie de comprendre. Les êtres et les choses, quand ils sont là, on n'y pense pas. Il faut les perdre. Alors ils ne sont plus que par nous et c'est en leur absence qu'ils nous livrent ce qu'on n'a pas vu, quand nous étions ensemble, leurs traits véritables, leurs vertus et leurs travers, leur finitude et aussi, au-delà, confusément, l'entité générique dont nous sommes, chacun, le vecteur partiel, périssable.

Pour les hommes, donc, des dispositions bénignes, contemplatives, qui les conduisaient près de l'eau. Du côté maternel, cette compassion profonde dont j'ai bénéficié, mais aussi des bâtards infestés de puces et des chats circonspects. Chez aucun de ceux que j'ai connus, le goût inquiétant, déclaré de la chasse. Il doit renvoyer à la longue durée dont l'emprise s'exerce sur notre courte personne et sa brève saison, avec une force d'autant plus grande qu'on n'en a aucune idée.

L'attention précoce, passionnée que m'inspirent les insectes en est sans doute la version perverse, infantile. Faute de pouvoir se mesurer au gros gibier, on va s'en prendre à des pièces dont le format, le discernement, la force sont proportionnés aux nôtres, dans la prime enfance. Je garde présente à l'esprit une scène antérieure à l'automne de ma sixième année puisqu'elle inclut grand-père et qu'il nous quittera dans l'hiver. Nous sommes au jardin public, près de la poste, lui sur un banc, avec le journal, moi patrouillant le long des allées ratissées de sable, entre les rosiers de mai. J'ai mis la main sur une cétoine dorée et je me demande comment la tuer sans l'écraser parce que rien n'est

beau comme sa carapace vert émeraude, très finement niellée. Et, en même temps, ces pensées de mort s'accompagnent d'une intense vergogne. Elles doivent être écrites lisiblement sur ma figure, ce qui fait que je n'ai pas demandé à grand-père comment priver de vie ma prisonnière et que je lui ai rendu, tristement, sa liberté. Mais c'était partie remise. Autre fascination, intermédiaire, celle qu'exerçait un papillon de nuit aux mœurs diurnes, le Morosphinx, dit aussi Oiseau-mouche ou Sphinx-Moineau – *Macroglossum stellatarum* – que j'avais baptisé, par-devers moi, Trompe-la-Mort, pour deux raisons. L'une, c'était le long filament qu'il déployait, en vol stationnaire, sur les fleurs, et plongeait dans leur calice. L'autre est d'ordre subjectif. Il ne se posait jamais. Il se matérialisait, soudain, au droit d'un géranium ou d'un zinnia, demeurait, l'espace de quelques secondes, au centre du halo brunâtre de ses ailes vibrantes dont j'entendais le ronflement. Je l'approchais avec des prudences infinies, croyais m'en être saisi du geste le plus prompt dont je fusse capable et constatais qu'il ne se trouvait jamais entre mes doigts serrés. Il se tenait maintenant sur la fleur voisine, dans



la même immobilité frémissante, insoucieux de la mort concentrée, attentive, dont j'étais l'agent. Je recommençais. Il échappait encore avec la même soudaineté qu'il m'était apparu dans le jardin dont le décès de grand-père me chasserait sans retour, l'année d'après.

L'âpreté de l'hiver la rendit mémorable. Mais, dès l'automne, je me rappelle l'inquiétude qui me submerge le jour où, retour de l'école, à midi, je trouve la maison vide. Mon père arrive sur mes talons et m'explique que grand-père ne va pas bien, que maman est près de lui. Je ne me souviens plus si je lui annonce que je pars à sa rencontre ou si, comme je le ferai de plus en plus souvent, par la suite, désespérant de lui faire comprendre que j'ai mes soucis, mes raisons, j'agis sans l'informer de mes intentions. C'est un jour clair et frais d'octobre. Les rues, à cette heure, sont désertes. J'ai pris le chemin rituel, traversé le premier boulevard, dépassé la poste. Je suis parvenu à hauteur de deux bâtiments particulièrement déprimants, une école privée, catholique, vieillotte, à droite, à gauche un vieux gymnase aux murs noirs, en blocs d'ardoise, qui augmentent ma tristesse, lorsque j'aperçois maman,

qui vient en sens inverse. Elle aussi est triste, puis elle me voit, me sourit et toute ma peine s'en va. Il a dû arriver encore qu'elle ne soit pas là, quand je rentre, mais le premier jour a absorbé le souvenir de ceux qui ont suivi, jusqu'à celui, éblouissant, glacial, de février où mon père m'annonce le décès de grand-père. Je ne parviens plus à me rappeler si c'est avant ou après ce moment que se situe le pic de la vague de froid qui s'est abattue sur l'Europe. Le thermomètre accroché à l'extérieur de la fenêtre est descendu si bas qu'il a dépassé la graduation négative. Trois faits me restent. La rivière est prise par la glace. Des bravaches n'ont rien trouvé de plus original que de descendre faire du gymkhana, en voiture, sur cette patinoire. J'assisterai, un soir, au crépuscule, à leurs évolutions en aval du pont principal. Un matin, en entrant en classe, nous sommes quelques-uns à découvrir que nos encriers de porcelaine blanche sont brisés autour du petit champignon violet de l'encre gelée. Enfin, j'ai récolté trois oiseaux, une mésange charbonnière dans la rue voisine, un merle, sur le bout de terrain attenant à la maison de plaisance que possède un ami de mon père, près de

la Vézère, et puis une créature si belle que je crois que personne ne l'a jamais vue. Dans le cas contraire, le monde en aurait été informé. On aurait parlé d'elle. Des expositions itinérantes l'auraient proposée à la curiosité des populations, comme ça se faisait alors, non seulement pour la faune africaine que les cirques exhibaient avec les numéros de clowns et les exercices de voltige mais pour les monstres marins. C'est ainsi que j'avais découvert, sur la longue remorque bâchée d'un camion, un requin géant, pèlerin ou baleine, et je sais que l'impatience, avant d'entrer, le disputait à la peur d'être mangé.

Mon oiseau arbore un large plastron abricot, dos azuré, calotte noire, ailes bleu nuit, striées de blanc. Je sais, lorsque je l'aperçois, sur l'herbe givrée du jardin public qui m'a déjà donné la cétoine, qu'il est victime du sortilège qui a frappé la rivière, mon encrier, ses deux congénères et que, contre toute attente, je vais pouvoir m'en emparer. Ce que je fais dans un état second, avec l'appréhension que m'ont laissée les apparitions des rêves et le Morosphinx, de ne rien trouver dans ma main, lorsque je regarderai. Il n'a pas suscité

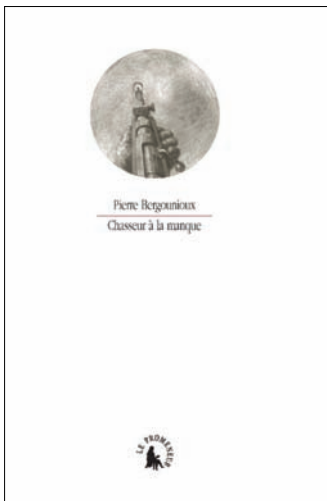
l'admiration légèrement délirante que j'imaginai lorsque je l'ai rapporté. Passé deux ou trois jours, il a fallu s'en débarrasser parce que, malgré sa splendeur, il sentait. Le temps a passé. C'est dix ou quinze ans plus tard que, songeant inopinément à l'hiver qui m'avait livré des oiseaux mais nous avait enlevé grand-père, j'ai prononcé son nom, presque sans y penser. « C'était un bouvreuil. »

Comme la mésange aux flancs soufrés, l'oiseau noir à bec jaune, il appartenait à l'univers coloré, bénin, joli de l'enfance. Mais les choses sérieuses, le grand bestiaire n'étaient pas si éloignés. Le relief accidenté, l'indigence foncière du sol limitaient le développement des villes. Faute des ressources que procurent la grande culture céréalière, la vigne, l'industrie lourde, le commerce au loin, l'autorité politique, le voisinage d'une frontière disputée, elles atteignaient, à peine, deux ou trois dizaines de milliers d'habitants et se heurtaient, en outre, aux parois resserrées de la vallée où elles avaient pris naissance. Tulle ne devait qu'à sa position médiane d'avoir été élevée à la dignité de préfecture alors qu'elle était étranglée dans sa gorge de

*Ouvrage composé  
par Dominique Guillaumin, Paris.  
Achevé d'imprimer en France  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne en mars 2010.  
Dépôt légal : mars 2010.  
Numéro d'imprimeur :*

ISBN 978-2-07-012918-8

174600



# Chasseur à la manque Pierre Bergounioux

Cette édition électronique du livre *Chasseur à la manque*  
de *Pierre Bergounioux*  
a été réalisée le 17/03/2010 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mars 2010 par l'imprimerie  
Floch à Mayenne  
(ISBN : 9782070129188)  
Code Sodis : N43062 - ISBN : 9782072400032  
Numéro d'édition : 174600